

La république s'exhibe, la république se donne

Les photos de jours d'élection ont ceci de particulier qu'elles relèvent manifestement de ce que dans le journalisme on nomme marronnier. Parce que la législation interdit que ces jours-là on traite de politique, que l'instant est au silence et à la réflexion de l'électeur, qu'enfin le temps est suspendu au sacro-saint 20h marquant la clôture des votes et la proclamation si ce n'est des résultats, en tout cas des estimations, la presse est condamnée à un exercice de haute voltige où l'on sait que pourtant elle excelle : parler pour ne rien dire... parce que rien ne se passe ni ne doit se passer.

Ces photos ne disent rien, relatent un non événement – car après tout n'est-il pas normal que nos élus soient les premiers à donner l'exemple. Ils sont pourtant dans l'exception puisqu'au moins pour ce qui les concerne le secret du vote n'est pas malaisé à deviner. Elles ne disent rien mais incarnent à leur manière le temps suspendu, qui n'est pas l'éternité, et prises successivement, le temps qui passe, et nos mœurs changeantes. Comme s'il n'était pas de devenir plus assourdissant que l'éternité. Ou que, mais nous le savons, le sens parce qu'il n'est pas immédiat, se construit lentement en strates successives, où la ligne de flottaison résume l'ambivalence de l'être, la polysémie du signe.



Grande différence entre ces trois photos, évidemment que le Général nous soit présenté seul quand les deux autres accompagnent leurs épouses n'est pas anodin. Pour le premier, il s'agissait d'un acte public, parce que politique, parce que républicain. Celui qui incarne la France, l'incarne doublement – remarquons le tableau accroché représentant le De Gaulle de 40, permettant au grand œuvre de se réaliser de la transmutation de l'héroïsme résistant en politique ordinaire même si charismatique- il jette doublement son regard vers l'avenir ; la prise de vue s'opère à distance comme pour mieux marquer la déférence ou mettre en scène cette réalité profane illustrée par l' élu ordinaire et l'assesseur transfigurée par le Général,

non en tant qu'homme (le vieillard votant) mais qu'incarnation de la France éternelle (le héros du 18 Juin). C'est toute la métaphysique de l'élection qui se joue ici dans cette sobre mise en scène : celui qui vote, au moment où il vote n'est rien, plus ou pas encore ; l'acte qu'il perpétue est une onction sacrée de légitimité qui à la fois sacrifie le sortant et exhausse l'impétrant et, par ce sacrifice, réalise l'union du peuple et la promesse de l'avenir.

A l'inverse, avec Pompidou ou Chirac, ce n'est plus le vote qui est sacralisé mais la main qui se serre ou qui choisit : on n'est plus dans le politique mais dans la communication. Entre temps, la politique s'est égarée dans les plans marketing : il importe moins d'être que de montrer que l'on agit, que l'on est efficace. Dès lors c'est l'homme ordinaire, proche de nous qu'il faut montrer. Pompidou se savait à cent coudées du Général et l'acceptait humblement : d'où sa femme, l'accompagnant jusque dans le geste parallèle ; d'où la tenue de Pompidou –très décontractée, sportswear, comme nous, quoi!- tout juste compensée par l'élégance de Madame comme pour mieux marquer que si l'on procède du peuple au point de vouloir s'en approcher, il n'en reste pas moins qu'on ne lui appartient pas- ou plus ! L'urne est au moins au centre qu'au milieu de la photo signe péremptoire qu'elle n'est que la boîte noire de la communication, ce par quoi il faut transhumer pour aller vers l'électeur, un moyen, l'essentiel étant ailleurs.

Avec Chirac, l'urne disparaît : le plan est pris de très près ; il n'y a plus de déférence, encore moins de courtoisie ; on se vautre dans la trivialité pure, dans la comédie absolue. Le geste croisé, apparemment maladroit n'est là que pour révéler une spontanéité feinte, une complicité construite : importe peu l'ordre dans lequel on prend les bulletins, à la fin le choix est le même. Le vote n'a pas à être montré, l'essentiel est dans le choix qui fonde le pacte républicain. Croix de bois, croix de fer ! La croix dessinée par le geste chiraquien esquisse notre choix dans sa vanité ou fatuité : que vous préférerez l'ardeur de Monsieur, ou la hautaine dévotion de Madame, ceci reviendra au même. Chirac fait oublier ses origines plébéiennes dans l'élégance patronnesse de Bernadette. Rien de moins peuple que cette femme pourtant populaire ! Elle symbolise la revanche (la victoire en tout cas) de la bourgeoisie libérale sur ces trop nombreuses années où la gueuse s'était donnée aux rouges. Madame est devant, aveuglante de proximité à force d'être hautaine ; elle entrecroise son geste avec celui du Président, parce qu'à sa manière elle le contrefait. Cette croix feinte est la victoire de la communication sur le politique. D'une photo à l'autre, le public est là qui assiste à la comédie. La république s'exhibe, impudique en public.

Sans coup férir, une représentation a chassé l'autre : le boulevard a remplacé l'agora,

PM Simonin

